

Constantin Christomanos et Sissi, impératrice d'Autriche

Constantin Christomanos (1867-1911), étudiant, devait servir de professeur de grec et de cicérone à l'impératrice Elisabeth d'Autriche, dite Sissi dès mai 1891. Il l'accompagna au cours des différents voyages qu'elle fit dès cette époque. Il eut surtout l'occasion de la suivre à Corfou où elle s'était fait construire un vaste palais, l'Achilleion.

Constantin, comprenant toute la chance qu'il avait de fréquenter de manière presque intime Elisabeth d'Autriche, pris note jour après jour de toutes les conversations qu'il put avoir avec l'impératrice¹. Celles-ci devaient plus tard le servir pour réaliser son portrait pour le moins saisissant : Elisabeth de Bavière, impératrice d'Autriche.



Sissi jeune souveraine. D'une beauté exceptionnelle.

¹ Tout au moins selon notre hypothèse.

Nous ne savons pas dans quelle mesure ces notes puis ce texte sont conformes à la réalité. Nous sommes néanmoins face à une œuvre extraordinaire où transparaissent en plein l'admiration, le respect voir l'amour que portait l'auteur à cette souveraine.

Qui était Constantin Christomanos ? Selon les photos que l'on peut découvrir de lui, un être peu gâté par la nature, de petite taille, voire même, selon certains auteurs, contrefait. Cela ne l'aura pas empêché de devenir pendant quelques mois le confident, et presque le confesseur, de l'impératrice dont le but essentiel de chaque journée était de se promener dans les environs de sa demeure afin à chaque fois de retrouver cette nature qui est le seul environnement où elle puisse se sentir bien. Il y a toute apparence que c'est par de telles promenades qu'elle puisse renouer avec son enfance, alors que la vie était belle en sa famille nombreuse et libre. Elle devient alors moins distante et se laisse aller à confier à son compagnon de route, par de courtes phrases, ou au contraire par de longues tirades, la manière dont elle voit le monde. Toutes paroles que Christomanos gardera en mémoire, précieux trésor, et dont il fera donc un jour l'œuvre de sa vie, cet ouvrage consacré à l'impératrice Sissi, paru pour la première fois au Mercure de France en 1905, réédité par les mêmes éditions en 1986, texte dont nous reproduirons certains passages ci-dessous.

Le texte de Constantin Christomanos, selon la traduction qu'en a faite Gabriel Siveton, est de toute beauté. Juste pourrait-on reprocher à ce littéraire de faire un peu trop usage du qualificatif placé avant le nom. Ainsi écrira-t-il *ses blanches mains*, un *pâle boudoir*, un *cristallin délice*, etc., formule dont il use et abuse tout au long de sa traduction par ailleurs digne de tous les éloges. On savourera donc sans restriction ces pages superbes d'un livre qui ne déparerait pas d'une bibliothèque des chefs d'œuvres de langue française où la philosophie aurait une large place. Restera naturellement ici à savoir quel fut le rôle exact du traducteur, et si après Constantin, il n'aurait pas mis d'autres propos dans la bouche de l'impératrice que les siens propres.

Le dernier chapitre de ce qui pourrait s'apparenter à un traité de philosophie, où Sissi se dévoile dans ce qui la rend tout particulièrement attachante, sa fascination en même temps que son amour absolu de la nature, est le plus évocateur. Il concerne une escapade à Corfou, cette île où l'impératrice se sent si bien et où elle oublie, si faire se peut, tout le poids de son existence aisée jusqu'au délire, mais en même temps pathétique, non seulement par son perpétuel malaise au sein d'une monarchie rigide dont elle a su heureusement s'échapper, mais aussi par le destin tragique qui frappera la plupart de ses proches. Elle n'y échappera pas non plus, point final d'une existence toute en porte à faux qu'elle avait plus d'une fois imaginé.

Les voilà donc qui arrivent, elle et sa suite, parmi laquelle Constantin Christomanos :

Il faisait déjà clair matin, quand nous abordâmes, mais toutes les lignes encore se dissimulaient, estompées, sous ces voiles vierges de la nuit qui ne cèdent que lentement aux caresses du soleil. De partout une fraîcheur s'élevait vers la lumière et mon visage se baignait dans les suaves parfums des plantes assoupies et de la terre humide de rosées qui perlaient, encore, au-dessus. La Nuit et Un Sommeil sans désir exhalaien leur essence, avant que l'ivresse des épousailles avec la lumière ne commençât. Dans les creux et les ravins, les ombres veloutées sommeillaient encore mollement, si profondément et béatement bleues, comme si, pour le monde, elles n'auraient voulu s'éveiller. En quelle claire jeunesse était ici tout ce que mes yeux rencontraient ! Nouveaux, fabuleux presque les arbres et les rochers familiers m'apparaissaient: les noirs cyprès et les argentines ondes du feuillage des oliviers, et les buissons fleuris d'or, qui pendaient des rouges rochers, boucles blondes dans les flammes – comme si j'étais tombé dans de l'irréel. D'une autre terre, obscure et vieille, j'abordais ici à un rivage enchanté où une vie plus lumineuse séjournait. Ah ! sûrement, je me trouvais dans une autre dimension de l'existence et de la sensation. N'était-ce pas renaître en quelque Vie nouvelle du Dante ? Et c'était ELLE qui m'y introduisait. Elle qu'un navire du sombre lointain avait amenée².



Constantin Christomanos.

² Christomanos, pp. 116-117.

Ce navire c'était le Miramare. Et le texte révèle que Constantin, tout en restant amoureux fou de sa « maîtresse », tombe sous le charme de l'île dont l'évocation inviterait aux voyages même l'homme le plus casanier et résolu à ne pas quitter l'église de son village des yeux ! Quelle envolée. Mis à part ce tic de langage – *cette claire jeunesse* – sur lequel nous ne reviendrons désormais plus !

Elle me fit voir tout le château, pièce par pièce. C'était comme un conte de fée, ce qu'elle me montrait, et qu'elle me le montrât, ELLE-même. Ainsi font les bonnes fées pour de jeunes pâtres égarés³.

Suit la description de l'Achilleion que l'on vient de construire, vaste demeure dont on aura plusieurs fois l'occasion de parcourir les pièces et d'en découvrir l'ameublement qui fascine le chroniqueur. Celui-ci s'attarde avec plaisir sur cet ensemble un peu lourd et très certainement d'un coût excessif.

Vie de reine, que l'on pourra trouver désolante, en ce sens qu'elle peut dérouler ses fastes grâce à l'argent de l'état, ici de l'Autriche, nul à cet égard ne saura quel fut le prix de la construction de l'Achilleion et de son ameublement, ni combien aura coûté à chaque fois les vacances de la reine, avec la multitude des serviteurs, dames de compagnie, cuisiniers. Mais ceci n'entre d'aucune manière dans les propos de l'auteur, Constantin Christomanos, que l'on découvre tout acquis à la cause de son « employeuse » pour laquelle il professe un respect total. On peut même penser qu'il en est éperdument amoureux malgré la différence d'âge qui les sépare. Aussi n'aurons-nous pas de lui un compte-rendu précis de la marche du palais, mais seulement des promenades effectuées dans un pays où les odeurs sont si lourdes, si prenantes parfois, qu'elles iraient jusqu'à vous empêcher de penser :

Le parfum des prairies monte jusqu'ici, me dit l'impératrice, sur la terrasse d'Hermès : nous ne pouvons plus lire... Cette haleine des fleurs se pose, d'un poids étrangement lourd, sur l'esprit ; et elle le remplace complètement. Dès lors nous ne pouvons plus penser, peut-être parce que nous nous rapprochons de la nature. Aussi il faut se taire comme les fleurs. Car une grande part de la beauté et de la substance de ces choses éternelles est de se taire⁴.

Sissi et son cicérone courent les abords de cette très vaste demeure⁵ pour entrer en contact avec l'environnement naturel de l'île en même temps qu'avec quelques-uns de ses habitants qui reconnaissent : la reine !

Une reine qu'ils méconnaîtront toujours, ne voyant que son aspect extérieur, très élégante et très belle femme toujours habillée de noir, alors qu'elle est plus

³ Christomanos, , p. 118.

⁴ Christomanos, p. 173

⁵ Voir sa description et les photos sur internet.

philosophe que souveraine, s'interrogeant sans cesse sur le rôle souvent néfaste de l'homme quant à son influence sur la nature :



Etrangeté des destinées qui accorda l'espace de quelques mois ces êtres si dissemblables.

Nos sentiments intimes, dit dernièrement l'impératrice, sont plus précieux que tous les titres et toutes les dignités, guenilles bariolées dont on s'affuble et par lesquelles on croit cacher des nudités. Notre nature, nullement, n'en est changée. Ce qui a de la valeur en nous, nous l'apportons dans la vie de nos antérieures existences spirituelles. Mais les gens ne veulent pas comprendre, sans quoi chacun se lèverait et s'encourrait, sans se préoccuper de qui que ce soit, sans regarder même derrière soi.

C'est curieux, fit-elle après un temps : où les hommes parviennent, tout, fatalement, est dévasté. Les hommes font toujours du tort aux choses ; là seulement où les choses existent pour soi, elles conservent leur éternelle beauté. C'est pourquoi je ne fais pas montrer aux gens mon château. Au bout de quelques mois, il n'en resterait pas une pierre debout ; ils écrivent partout leur nom, comme pour imprimer sur les pierres mêmes le sceau de leur néant, pour les entraîner dans leur propre ruine. Voyez, il n'y a de ruines que là où il y eut des villes ; dans les villes, les arbres aussi s'étiolent. Mais les cimes des montagnes sont comme Dieu les a créées⁶.

Elle ne pouvait imaginer à l'époque la menace qui plane aussi sur nos cimes. Elle n'en était pas moins très sensible à cette nature, découverte dans sa beauté vierge en son enfance déjà.

Une période qu'elle regrettera par ailleurs toujours, trop tôt mariée à seize ans, une sorte d'âge d'or dont l'influence sera sensible tout au long de son existence. Elle le regrette souvent. Ainsi dira-t-elle à la vue d'un groupe de jeunes filles en train de danser, chevelure en couronnes et seins libres dont le mouvement était perceptible à chaque brusque mouvement :

Nous dansions de la même façon, mes sœurs et moi à Possenhofen, bien que nous ne fussions pas des Grecques⁷.

Quoique l'on pense de cette situation, et quelque question que l'on puisse se poser sur l'authenticité du texte de Christomanos, celui-ci procède de l'envoûtement. On y suit pas à pas ces deux personnages pour même entrer dans leurs conversations ou dans leur silence, contemplant avec eux un paysage extraordinaire, ou admirant la mer tout en écoutant les vagues se mourir sur la grève.

Erré, pendant des heures, le long de la grève, à travers un bois d'orangers. La mer se couvrait d'écume et de soleil : elle hurlait à tue-tête et sans reprendre haleine. Ainsi elle étouffait non seulement tous les bruits, mais encore nos sentiments et nos pensées ; son incessant mugissement supprimait même le

⁶ Christomanos, p. 165.

⁷ Christomanos, p. 186.

sentiment de l'existence corporelle ; l'on ne vivait plus qu'en lui. L'impératrice dit :

- Ce grand bruissement de la mer est la vraie atmosphère vitale de notre âme : alors, seulement, elle commence à chanter⁸.



Qui n'aurait pas voulu être quelques semaines à la place de Christomanos ?

Véritables vacances en un pays que l'on ne connaît pas, mais qui semble posséder des beautés et des vertus dignes de Cythère. On comprend mieux pourquoi l'impératrice y a fait construire un palais où elle résida tout de même de nombreux mois, avant que toujours le goût et la manie des voyages ne la reprennent.

En ce texte, Sissi se révélera une philosophe aux sentiments profonds, avec cette conscience aigüe de la nature qui la fait apparaître résolument moderne.

⁸ Christomanos, p. 182.

Elle y apparaîtrait même plus de notre temps que du sien où elle ne se sentira jamais vraiment à l'aise. Elle visait plus haut, plus loin, elle cherchait très certainement quelque chose qui n'existait pas.

Quand on pense, dit l'impératrice, que, dans cent ans, il n'y aura plus une seule créature humaine de notre temps, plus une seule – et probablement plus un trône de roi non plus – et tout ce qui nous apparait, maintenant, nécessaire et durable et grand aura seulement été afin de n'être plus en ce temps-là – tandis que ces coquelicots seront toujours ici, que ces mêmes vagues bruiront toujours et si seules !... Nous nous écartons de notre éternité, parce que chacun de nous veut être ici pour lui seul, veut enfouir l'autre et se flatte d'incarner à lui seul le monde, tandis que nous ne sommes rien de plus qu'une fleur de pavot ou u vague. Nous ne sommes éternels que dans la masse, où ni la mort ni la naissance de l'individu ne marquent⁹.

La mort fut au rendez-vous en d'autres lieux le 10 septembre 1898.

Je marche toujours à la recherche de ma Destinée ; je sais que rien ne peut m'empêcher de la rencontrer, le jour où je dois la rencontrer. Tous les hommes doivent, à un certain moment, se mettre en route à la rencontre de leur Destinée. Le Destin, pendant longtemps, tient ses yeux fermés mais, un jour, il nous aperçoit tout de même. Les pas que l'on devrait s'abstenir de faire pour ne pas tomber sur lui, ces pas-là, justement, se font fatalement. Et moi, je fais ces pas de tout temps.

Au bout de quelques secondes elle me dit encore :

Qu'arriverait-il, si un jour je me noyais ? Les gens diraient : « Qu'avait-elle besoin d'aller en mer, en plein hiver, elle, une impératrice, au lieu de rester tranquille, à Vienne, dans sa Burg ? » Pourtant, cela m'arrivera-t-il de façon encore plus surprenante, peut-être, même pour une impératrice. Le destin, parfois, soufflette les certitudes et l'infatuation des hommes. Il est souvent comme le Cyclope qui voulait dévorer Ulysse avec des honneurs tout particuliers – qui de ce repas aurait volontiers fait un poème. Une fin semblable me dédommagerait de beaucoup de choses¹⁰.

Ce texte, si prémonitoire, a-t-il été rajouté par l'auteur, de telles pensées vinrent-elles réellement à l'impératrice. On ne le saura jamais.

Mais il est l'heure pour ces deux êtres à la destinée si dissemblable, l'une reine, que les grâces ont comblée d'une beauté parfaite, l'autre tout ordinaire, voire diminué, par contre d'une sensibilité et d'un sens de la poésie hors du commun, de se quitter pour ne plus jamais se revoir.

⁹ Christomanos, p. 180

¹⁰ Christomanos, p. 189.

Christomanos comprend tout ce qu'il doit à sa protectrice pour ces quelques mois de si parfaite connivence :

Elle m'a appris à discerner en moi l'image de moi-même et à écouter la musique de mes pensées. Elle m'a donné son humilité et tous ses dédains.

J'ai découvert avec ses yeux la beauté qui gît, cachée, dans la vie. Elle m'a montré les secrets qui gisent dans les montagnes ou dans les vagues, elle m'a fait comprendre les intimes liaisons entre les hommes et les roses qui s'effeuillent. Elle a ouvert l'infini de l'Océan à mon âge, elle a prêté à mes rêves le bleu du ciel, elle a instillé dans mes paroles les chansons des pins. C'est à elle que je dois d'être ce que je suis, - et tout ce que jamais j'ai imaginé ou œuvré n'a valu que pour elle, n'a que vers elle reflué, comme vers la source primitive. C'est assez de bonheur d'avoir vécu pour acquérir ce que pour moi elle fut¹¹.

Il sait malheureusement que sa présence comme son départ ne pouvait être pour elle qu'un épisode. Une impératrice peut apparaître aimable dans ses raisonnements, en réalité jamais elle ne s'abaissera au niveau d'un simple étudiant, et quand bien même elle fut pour lui le phare absolu.

L'heure de se quitter est cette fois-ci définitive :

J'ai pris congé d'ELLE dans le péristyle. Il était dix heures du soir. Par exception elle m'avait fait appeler, encore une fois, à cette heure tardive, pour que je prisse congé, car le bateau de Patras, partait, le lendemain matin, de très bonne heure, de sorte que je n'aurais pu la revoir. Mon âme était lourde comme une nuée. Et une nuée de mélancolie se leva en moi et m'enveloppa tout entier, quand je vis sa chère et auguste forme noire glisser, à la lumière bleuâtre des ampoules à tritons, entre les blanches colonnes du péristyle, telle que jamais plus je ne devais la voir. Je ne prononçai pas un mot, pour ne pas effaroucher quelque chose en moi, et pour prolonger le plaisir que je prenais à l'amertume de ma propre douleur. Mais ELLE, elle parla plus que d'habitude, d'une voix qu'il me sembla n'avoir jamais entendue si suave, si dolente. Je ne sais ce qu'elle me dit ; je sais seulement que mes larmes tombèrent sur sa liliale main, quand elle me la tendit à baiser. Elle me glissa dans la main un écrin de velours rouge, en murmurant :

- Soyez béni et heureux.

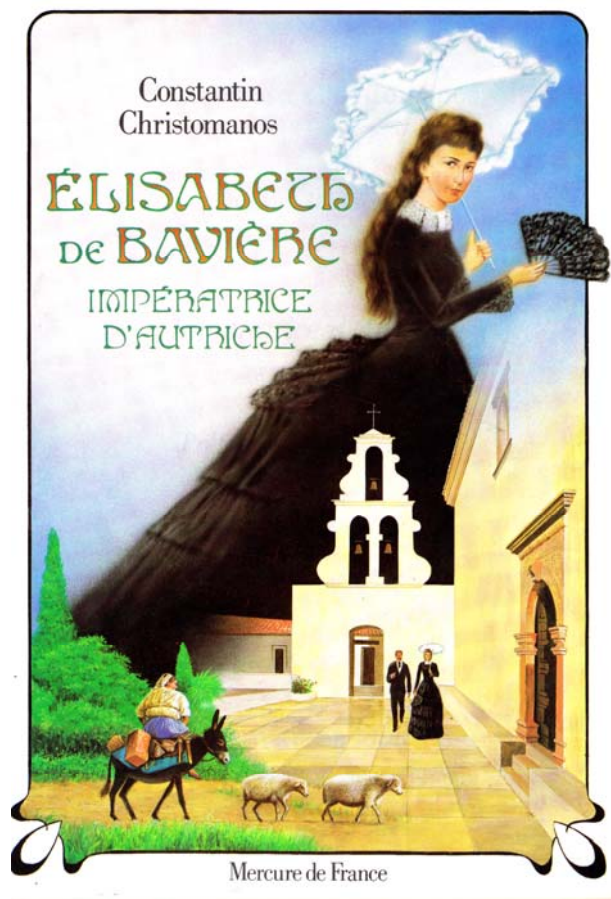
J'entendis clairement ces mots, mais je ne les compris que plus tard, après que je me fus éloigné. Dans le grondement de mon sang, qui couvrait le bruit de mes pas, je descendis les degrés de marbre de l'escalier des dieux, et me rendis dans ma chambre. Là, je sentis l'écrin dans ma main, sinon je n'aurais cru à la réalité de cette heure ; je l'ouvris : une épingle d'or, un E grec, serti de brillants et surmonté de la couronne impériale s'y trouvait. Les pierres à la clarté de la

¹¹ Christomanos, pp. 195-196.

lumière électrique projetaient de rouges larmes. Je me souvins alors que SES yeux m'avaient regardé longuement et comme voilés, lorsque je m'étais incliné pour la dernière fois sur la première marche de l'escalier, sans savoir ce que faisais. Puis je sortis – il devait être minuit – de ma chambre et du château sur la route : je me mis, par ce lugubre minuit, à gravir la hauteur escarpée d'en face. Le paysage me sembla inconnu et brouillé ; j'entendais mes pas comme de loin, et ce m'était comme si ma tristesse se trouvait hors de moi et marchait à mes côtés, telle une ombre...

Je me réveillai dans la nuit, avant que l'aube n'eût versé sa pâleur sur mes vitres, et j'aperçus, près de mon oreiller, la bougie allumée que j'avais oubliée d'éteindre : elle m'attendait, - elle semblait avoir attendu toute la nuit que je m'éveillasse, comme si elle eût symbolisé mon chagrin en éveil, qui avait continué à se consumer tout seul pendant mon sommeil. Et mon cœur se déchira en une indicible désolation...¹².

Un livre qui est comme un conte de fée. Un livre de chevet. Un long poème.



1986.

¹² Christomanos, pp. 197 et 198.

Suppléments – Quelques belles pages ...

Découvert aujourd'hui une nouvelle prairie : de tous côtés, des oliviers s'étaient avancés jusqu'au bord de la clairière ; et ils se tenaient en cercle, et ils retenaient leur haleine, comme s'ils voulaient écouter les fleurs qui s'étaient rassemblées au dedans de l'enclos de cette

édénienne prairie pour y donner le muet et enivrant spectacle de leur éphémère existence. Il y avait là d'innombrables tulipes d'iris, à peine élevant la tête au-dessus du sol, lilas pâle aux rayures dorées, comme si l'aurore les eût touchées de ses doigts, et de tout petits œillets qu'on eût dit sortis d'un jardin de poupée, blancs et roses, avec des allures de grands œillets des jardins, mais plus délicieusement embaumés que ceux-ci, et des crocus en soie jaune safran, et des anémones aux lèvres trop rouges et au cœur sombre, des sveltes touffes d'asphodèles, épanouies en luxuriantes fleurs rosées, assiégées de bourdons bruyants, puis des fenouils et de grasses dents-de-lion d'un jaune excessif, riant de toute leur face, et encore des iris et des lis sauvages, mais d'une espèce jamais aperçue, altiers et magnifiques sur des tiges raides, avec des pétales qui tristement s'affaissaient et étaient d'un ténébreux violet, comme la nuit naissante ; et encore des tulipes, avec des taches rouge de sang sur leurs joues pâlottes ; et puis une joyeuse bande enfantine de pâquerettes, qui regardaient vers le ciel en un infini étonnement, et ne pouvaient se séparer les unes des autres, et s'étendaient en exquis nappes blanches, et faisaient des rondes, et se cachaient dans les fossés ; et de tranquilles troupeaux de camomilles, paissant moutonnièrement dans l'herbe ; et partout, sur de hautes tiges mollement infléchies, des pelotes rondes de laine soyeuse, dont, de temps en temps, des filets partaient en voyage et, lentement, sur toute la prairie planaient. Tout cela enchevêtré, perdu dans un monde d'herbages délicats... Quand, par hasard, un soupir errant de la brise pénétrait dans cette baie de tendres rêveries florales et de paradisiaques mélancolies, un frisson d'indicible solitude courait sur toutes ces tiges légères et sur toutes ces vivantes corolles échevelées, et alors, comme enivrées, les fleurs commençaient à branler

leurs têtes, et à danser, en se faisant vis-à-vis de loin, et si passionnément que plus d'une en perdait (ô la tendre effeuillaison !) ses plus beaux pétales. Alors, les bourdons, troublés dans leurs jouissances, s'envolaient, et venaient voltiger, avec des accents de contrebasse, autour des fleurs dansantes. Quelques-uns pourtant restaient accrochés aux calices des fleurs, et se balançaient avec elles, s'oubliant en un trop long baiser, tandis qu'un rire secret courait à travers les oliviers.

— Chaque jour une nouvelle prairie, plus belle que les prairies contemplées jusqu'ici ! dit l'impératrice ; c'est un émerveillement inexprimable, quelque chose, comme un vertige de solitude et de silence, que je remporte, chaque fois, de ces prés fleuris, dans mes ténèbres et dans l'habituelle clameur de la vie.

C'est ainsi qu'elle surprend les secrets de la nature, et qu'elle les révèle, inconsciemment, par elle-même.

Au retour, j'attirai, encore, l'attention de l'impératrice sur les petits œillets sauvages que nous rencontrions en foule, et qui, toujours, jouaient les grands œillets des jardins, et aussi sur les bourdons qui s'accrochaient insatiablement aux tendres calices des fleurs ou se poursuivaient, jalousement. Je pensais l'égayer ainsi, mais elle dit :

— Quand on applique nos rapports humains aux bourdons ou aux fleurs, qui sont choses exquisés et éternelles, on voit combien notre humanité est ridicule. Et dire que nos *humanités* se perfectionnent de plus en plus !

Nous parlions, aujourd'hui, des *Nibelungen*, de Richard Wagner.

— Je tiens Wagner pour un rédempteur, dit l'impératrice. Il n'est pas autre chose que l'incarnation musicale d'une connaissance de nos secrets intérieurs, venue, inconsciemment, en nous, à maturité. Le mot *Tondichter* (*Poète de sons*) n'exprime, à mon avis, que la forme extérieure et sensible de sa révélation, mais non ce qu'il était lui-même. Il était justement, et uniquement, les mystères mêmes de notre existence qui sont devenus science libératrice

Puis elle dit (peut-être, sans s'en rendre compte et sans le vouloir, transformant harmonieusement en sons fluides les mouvements de sa pensée) :

— Nous devons accueillir en nous la musique de toute chose et la fondre en nous en une unité. Nous devons nous pencher sur le cœur de la terre, et prêter l'oreille à ses battements. Là, confluent, comme en une conque mystique, les grandes harmonies : tous les rayons de soleil qui jamais ne s'éteignent, et les rêves qui ne sont pas encore nés, et les joies des fleurs, et les mélancolies des automnes, les langueurs des rivières vers le lointain, et les silences des nuées. Nous devons, ajouta-t-elle, retourner là d'où nous sommes venus, au primordial bruissement du Rhin, d'où naquit le chant du *Rheingold*. De cette manière, vainqueurs, nous remporterons la victoire sur nous-mêmes. Ce que nous ne pouvons parfaire qu'avec l'aide de la mort, nous devrions l'accomplir seuls et encore vivants.

Ainsi elle créait elle-même, devant mes yeux, par les fugitifs gestes délicats et si magnifiques de son âme, l'image idéale et véritable de son être.

Toujours je la vois devant moi, cherchant à mettre le chant de sa vie intérieure en unisson avec la grande mélodie du monde, qui résonne en un intérieur silence éternel ; je la vois prêter l'oreille aux vagues et aux vents, qui se taisent, sonores, aux constellations qui chantent silencieuses, aux douces fleurs qui exhalent leurs âmes en harmonies. Et quand sur la grève tragique et sans âge, elle voit les flots s'épanouir en toujours nouvelles blanches floraisons, les fleurs frissonner en vagues sur les collines assoupies, la clarté des étoiles et le souffle des vents autour de sa tête mollement fluctuer, alors aussi, de l'onde de sa tristesse, elle puise de virginales corolles inconnues, et s'en couronne comme Ophélie.

Elle a découvert la clef de la vie en sa nostalgie, et maintenant elle vit parallèlement avec l'univers dont son âme enclôt les secrets et les forces. Elle est la nature même dans la nature ; elle est le sens de la nature et ses lois. Les fleurs n'ont rien à demander, parce qu'elles ne savent rien. Il en est de même d'elle, parce qu'elle sait tout. Tout ce qui jamais exista, qui jamais fut inventé et su, se brise, retombe au néant devant l'éternité de ses vérités et la force de ses certitudes. Elle a subjugué la matière pour son intérieur rayonnement. Elle a rompu les chaînes de son âme, en s'écartant du parc à bétail des *humanités*, en refusant de faire partie du troupeau social. Elle a dissous son extérieure et saisissable forme en pures lignes de beauté, en se pliant aux contours des montagnes, en s'offrant à la mer, en s'abîmant dans le repos de la lande. Mais ses rêves, mais ses vœux et ses certitudes, elle leur a fait promouvoir les mondes de son âme, comme sous une impulsion cosmique, — et elle est devenue ainsi l'*éternelle errante*, sur des sentiers qui enclosent tout passé, tout présent et tout avenir. Elle est l'âme des *hommes futurs* qui, par leur compréhension désolée de l'univers, reviendront à la *vie-enfant* des végétations.

Je me vois parfois obligé de me contenir pour ne pas éclater en jubilations, tant je me sens enrichi par la contemplation de sa Psyché.

Elle m'a appris à discerner en moi l'image de moi-même et à écouter la musique de mes pensées. Elle m'a donné son humilité et tous ses dédains.

J'ai découvert avec ses yeux la beauté qui gît, cachée, dans la vie. Elle m'a montré les secrets qui gisent dans les montagnes ou dans les vagues, elle m'a fait comprendre les intimes liaisons entre les hommes et les roses qui s'effeuillent. Elle a ouvert l'infini de l'Océan à mon âme, elle a prêté à mes rêves le bleu du ciel, elle

a instillé dans mes paroles les chansons des pins. C'est à elle que je dois d'être ce que je suis, — et tout ce que jamais j'ai imaginé ou œuvré n'a valu que pour elle, n'a que vers elle reflué, comme vers la source primitive. C'est assez de bonheur d'avoir vécu pour acquérir ce que pour moi elle fut.

Constantine Christomanos – internet -

Constantine (Kostas) Christomanos was born in Athens in 1867 and was the first born son of Anastasios Christomanos, Chemistry professor at the University of Athens. He was a poet and writer with the largest body of his work being for theater.

His life was determined by a series of fateful downturns. A hunchback due to a childhood accident, he became extremely erudite and cultivated. At the age of 21 he went to live in Vienna and three years later, he was invited by the Imperial Court to teach Greek, accompany and read to Empress Elizabeth, also known as Sissy.

Christomanos found in the much older and sullen empress (54 when they met) a soul mate. His attraction to her caused a scandal when a Viennese paper published pages from his diary which described his impressions of the years he spent at her side. He was forced to return to Greece, where he founded the radical theater group "New Stage." On the 27th of February, 1901, he invited a group of playwrights and intellectuals to the ancient theater of Dionysus under the Acropolis where he presented the founding manifesto of the New Stage and invited them to write new Greek plays and to contribute to the renaissance of stage poetry and the dramatic arts in Greece. He was 34 at the time. The choice of repertoire (Ibsen, Goldoni, Tolstoy, Maeterlinck, Chekhov, Brieux, Daude, Courtelin), the teaching of the actors and the careful attention he paid to the visual effects created a new aesthetic for Greece. Christomanos became the mentor to the 13 year old actress Kyveli, who represented his muse, and mentored many more Greek actors who achieved fame.

He died November 3, 1911.

